

J'en appelle à la culture

Lorraine Camerlain

Number 67, 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/29334ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Camerlain, L. (1993). J'en appelle à la culture. *Jeu*, (67), 7–8.

Lorraine Camerlain

J'en appelle à la culture

Vous êtes-vous déjà demandé à quoi pouvaient bien servir, dans une société comme la nôtre, les revues culturelles ou universitaires? Vous êtes-vous déjà penché sur l'épineuse question de leur «utilité» sociale? Pas vraiment, car vous en êtes spontanément lecteur? Eh bien, un journaliste qui s'intéresse de près à «La vie des livres» dans *La Presse*, M. Pierre Vennat, l'aura fait pour vous, par un beau dimanche du mois d'août dernier¹. Si vous avez raté sa fine analyse du problème «éthique» que soulève la «commandite» versée par les Québécois aux revues culturelles par le biais des subventions qu'accordent à ces revues nos gouvernements philanthropes, permettez-moi de vous résumer ici sa pensée sur la question. Elle est de celles qui me font craindre pour l'avenir de notre culture et me demander si le Québec vieillissant sera en mesure, intellectuellement, à brève échéance, de soutenir quelque projet de société que ce soit.

Les subventions accordées aux revues posent «une question d'éthique importante» à M. Vennat, qui se demande «comment justifier la publication de revues qui, pour vouloir être de qualité, se trouvent en pratique à n'ouvrir leurs colonnes qu'à des érudits, en plus d'employer un vocabulaire que M. Tout-le-Monde ne comprend pas, tout en demandant à tous, y compris les analphabètes, de les commanditer via leurs impôts». «Quel gâchis!» s'exclame-t-il plus loin, en dénonçant l'hermétisme des revues.

Que cherche donc à faire M. Vennat en balayant ainsi du revers de la pensée toute analyse et tout discours spécialisé trouvant écho dans des revues culturelles ou universitaires subventionnées? À défendre les impôts de tout un chacun? À prôner le libre accès des non-universitaires aux revues publiées par les universités? celui de toute la population aux colonnes des journaux? Défend-il le droit des analphabètes à le demeurer, ou presque? Compte-t-il restreindre à quelques centaines de mots le vocabulaire d'une population entière, par pure démagogie? Propose-t-il sérieusement de remplacer le «gâchis» qu'il veut dénoncer par le fouillis qu'il nous jette à la tête?

1. Pierre Vennat, «Ces revues pour l'élite que l'on commandite», *La Presse*, dimanche 22 août 1993.

N'est-il pas déplorable que les revues d'analyse et de recherche soient pointées sans discernement, dans ce qu'on devine généreusement être une introduction à la critique de deux numéros de revues, comme socialement inutiles, sous prétexte qu'elles ne sont pas rentables? Ne doit-on pas décrier qu'elles soient globalement désignées comme *incompréhensibles* par un *journaliste* dont le métier est de *lire* et d'*écrire* pour informer des *lecteurs*? Où va la pensée dans une telle dégringolade?

À bien réfléchir à la question de la pertinence des subsides octroyés en fonction de l'utilité de l'objet subventionné pour la masse des Québécois, en suivant donc le raisonnement que nous propose M. Vennat, on arrivera vite à la conclusion qu'il est impossible à nos dirigeants de subventionner l'éducation (chacun des citoyens ne devrait payer que pour ses propres enfants), encore moins le système de santé (tout le monde n'est pas malade). Les greffes cardiaques? la recherche sur le SIDA? l'assurance-chômage? le bien-être social? Non plus, pour la même raison : cela ne touche pas tout le monde. Je vous le donne en mille, ce que nos gouvernements pourraient soutenir sans craindre d'être jugés trop philanthropes par M. Vennat, c'est... le papier de toilette!

J'ai en horreur le discours démagogique de l'anti-intellectualisme qui se répand comme un sirop amer au fond des gorges québécoises et s'insinue entre les lignes d'un article comme celui de ce chroniqueur : il met en péril le recul essentiel que fournit le discours analytique ou critique dans la production de masse qui caractérise et détermine notre société, que l'on envisage cette production sous l'angle culturel, économique, politique ou suivant d'autres registres.

Je me méfie de la dénonciation dont les mobiles ne dépassent guère les humeurs qui l'ont suscitée ou les fins spectaculaires qu'elle vise; du scandale à toutes les sauces qui alimente perpétuellement nos médias, qui uniformise tout et pulvérise tout sans critique par rapport aux valeurs que doivent définir et privilégier une société, un gouvernement, une direction; j'y reviendrai dans un autre texte.

J'ai hâte, tout bonnement hâte, que les Québécois (ré)apprennent à lire, à écrire, à penser, à discuter. De manière à cesser de craindre les mots, l'abstraction, la réflexion. De façon à pouvoir saisir tous les enjeux des décisions à prendre et à se réapproprier une subtilité de pensée (et d'humour) qui, je crois, reste tributaire de la connaissance de la langue. Et je souhaite que les journalistes fassent en ce sens œuvre d'éducation. Que l'ensemble des médias comme les revues culturelles et universitaires ne cessent pas d'analyser, de lire, de donner du sens au mouvement perpétuel, à nos actions et décisions. Que les revues ne tarissent pas, au contraire. Qu'elles s'allient aux arts, à la science, dans un juste mouvement de balancier entre la production ou la recherche et l'analyse. Le Québec et la culture québécoise ont grandement besoin d'être ainsi pris en charge. ◆